

PARCOURS

T O U R S

LA DEMEURE URBAINE



VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE
DIRE



1

« *Le temps continue à être charmant. La campagne est bariolée de rubis, d'émeraudes, de topazes, et de tout son luxe d'adieu* ». À l'automne 1828, Eugène Delacroix abandonne son « collier de fatigue » à Paris pour séjourner à Tours. Saisi par la beauté d'un été de la Saint-Martin, il noircit les pages de son carnet d'esquisses. Entre deux paysages ligériens, il le parsème d'études de l'habitat tourangeau, mettant en avant les éléments structurants des façades : toitures, fenêtres, portes, souches de cheminées, chapiteaux sculptés ou encore pans de bois. Avec quelques traits rapides au graphite, les édifices s'individualisent, deviennent reconnaissables : leurs caractéristiques en disent long sur leurs époques de construction, le statut de leurs propriétaires successifs, ainsi que leurs affectations au cours des siècles. Cette richesse en détails est protégée aussi bien par les inscriptions et classements au titre des monuments historiques que par la loi Malraux sur les secteurs sauvegardés en 1962, qui vise à préserver ces spécificités. Le site patrimonial remarquable (SPR) de Tours, qui figure parmi les plus étendus de France avec ses 150 hectares, présente ainsi une vaste gamme d'architectures et de méthodes de construction. Afin de rendre compte de cette diversité, des exemples de chaque époque sont présentés ici, avec une attention particulière pour les maisons en pans de bois.

SOMMAIRE

- 5 CONTEXTE NATUREL
- 5 L'ANTIQUITÉ (I^{er}- IV^e SIÈCLE)
- 7 LE HAUT MOYEN ÂGE (V^e-X^e SIÈCLE)
- 9 LE MOYEN ÂGE CENTRAL (XI^e-XIII^e SIÈCLE)
- 11 LE MOYEN ÂGE TARDIF ET LA RENAISSANCE (XIV^e-XVI^e SIÈCLE)
- 15 DU GRAND SIÈCLE À LA RÉVOLUTION (XVII^e-XVIII^e SIÈCLE)
- 18 LES XIX^e ET XX^e SIÈCLES
- 25 TOURS, AUJOURD'HUI
- 26 TOURS À TRAVERS LES ÉPOQUES
- 34 PLAN DE LA VILLE

Couverture :

Maison en pans de bois, place Foire-le-Roi

Demeure, boulevard Heurteloup

1. Croquis de la tour Charlemagne
et des toits de Tours, mine de plomb
et aquarelle, par Eugène Delacroix,
vers 1828-29



CONTEXTE NATUREL

L'implantation de tout groupement humain est conditionnée par l'existence de ressources. La situation de Tours est marquée par l'omniprésence de l'eau : la Loire et ses chenaux, le Cher, le ruau Sainte-Anne, les ruisseaux et sources proches, telle que celle de Saint-Avertin. Cette richesse en eau assure l'alimentation, facilite le maraîchage et le transport et, dans le cas des rivières et fleuves, l'évacuation des eaux usées. Le calcaire des coteaux du Val de Loire, comme à Marmoutier, permet quant à lui la construction. Sables, limons et argiles sont extraits et participent à la fabrication

des mortiers. De cette situation favorable résulte néanmoins le désagrément majeur d'un risque d'inondation élevé et l'absolue nécessité de réaliser des ouvrages de franchissement. Le sol instable des limons rend parfois indispensable la mise en œuvre de fondations sur pieux de bois pour les ponts, les maisons, les aménagements portuaires.

Dans l'ensemble, malgré les aléas, c'est un contexte naturel favorable, au climat tempéré, qui rend l'occupation de Tours durable, de l'Antiquité à nos jours.

L'ANTIQUITÉ

(I^{er}-IV^e SIÈCLE)

L'occupation humaine de Tours remonte à la période protohistorique, avant même la fondation de *Caesarodunum* au I^{er} siècle. Les fouilles archéologiques révèlent des objets (céramiques, pièces) datant de la période gauloise, et ont permis d'identifier, par la présence de fosses, silos et trous de poteaux, une zone d'habitation au sud-ouest, au niveau de l'hôpital Clocheville. L'emploi de bois et de terre comme matériaux de base des constructions est fortement probable. Les éléments recueillis demeurant insuffisants, il reste difficile de caractériser avec certitude le type d'habitat qui dominait alors spécifiquement à Tours.

Il en est de même pour l'habitat des premiers

siècles de notre ère, à ceci près qu'au niveau de l'actuel quartier cathédrale, les vestiges des constructions élevées sous l'Empire romain offrent un aperçu de plusieurs éléments marquants autour desquels s'organisait la ville : pont antique (dont les pieux apparaissent l'été, lorsque la Loire est basse), enceinte du Bas-Empire (au logis des gouverneurs, musée des beaux-arts, jardin des Vikings) et amphithéâtre (dont la moitié du tracé est perceptible dans la courbure de la rue du Général-Meusnier, des vestiges du vomitoire existant dans des caves). Ainsi, *Caesarodunum*, telle que l'a connu saint Martin (316-397), était avant tout une ville d'apparence romaine, capitale



1. L'enceinte gallo-romaine au jardin des Vikings

2. La forme de l'amphithéâtre est visible dans la courbure de la rue du Général-Meusnier

3. Chapiteau au rez-de-chaussée de la tour Charlemagne construite au XI^e siècle



de la Troisième Lyonnaise, suffisamment importante pour que son amphithéâtre, pouvant accueillir 14000 spectateurs, soit toujours considéré comme l'un des plus grands d'Europe selon les connaissances actuelles. Les habitations avérées de cette époque gallo-romaine sont les *domus*, maisons urbaines qui ont des fondations en pierre, murs en terre et pans de bois hourdis de torchis, sol en béton romain.

La couverture est réalisée en tuiles d'argiles, des *tegulae* et *imbrices*. La présence de

mosaïques n'est pas prouvée parmi ces demeures, contrairement aux thermes situés à l'emplacement de l'hôtel de ville, mais les maisons du milieu du I^{er} siècle possèdent souvent des péristyles. Plus rares, des hypocauste et *balneum* pouvaient augmenter le confort de ces demeures.



LE HAUT MOYEN ÂGE

(V^e-X^e SIÈCLE)

Le haut Moyen Âge est une période de renouveau pour la ville de Tours. Après la mort de saint Martin en 397, la ville devient un grand centre religieux. La première basilique, érigée par saint Perpet sur les bases d'un précédent lieu de culte, et l'abbaye de Marmoutier, où saint Martin avait fondé son ermitage, matérialisent cet ancrage de part et d'autre de la Loire. Au sein même de la ville, deux pôles distincts rivalisent d'attractivité : à l'ouest, celui de la collégiale Saint-Martin (secteur surnommé Châteauneuf, *Castrum Novum*, à partir de la réalisation de son enceinte au X^e siècle), et à l'est, celui de la cathédrale, la Cité. Diverses communautés s'implantent, créant un maillage religieux dense et annonçant la conception de paroisses. Grégoire de Tours est la principale source littéraire concernant la ville au VI^e siècle : il énumère ainsi surtout les églises (Saint-Maurice, à l'emplacement de l'actuelle cathédrale ; Saint-Gervais-Saint-Protas ; Sainte-Marie et Saint-Jean-Baptiste ; Saint-Vincent ; Saint-Julien).

La présence, postérieure, d'Alcuin d'York et de son scriptorium à Tours n'offre pas plus d'indications et ces premiers lieux de culte restent dès lors peu connus, car démantelés, remaniés ou détruits, notamment lors des raids normands du IX^e siècle ou encore d'incendies sporadiques. Cette insécurité est d'ailleurs telle, seule la Cité disposant de murailles, que, par sécurité, les reliques de saint Martin séjourneront en Bourgogne quelques années, probablement à partir de 872 pour un retour attesté en 877. Les habitations ne sont pas mieux connues : les textes d'archives sont peu précis et démontrent surtout le début de la rivalité entre la Cité et Châteauneuf avec l'importance grandissante du culte de saint Martin. Les fouilles archéologiques livrent quant à elles un bilan lacunaire, les traces d'un habitat en pierre et terre étant trop rares pour en tirer des conclusions pour le reste de la ville.



LE MOYEN ÂGE CENTRAL

(XI^e-XIII^e SIÈCLE)

Alors que la Touraine passe successivement du pouvoir des comtes de Blois à ceux d'Anjou (à partir de 1044), la construction du pont d'Eudes entre 1034 et 1037 fixe l'entrée de la ville pour les siècles suivants.

Conservée aux archives municipales, la charte du commanditaire du pont, Eudes II de Blois, précise qu'il n'y aura pas d'octroi afin d'en faire bénéficier les «hommes de toutes les provinces, de tous ordres et de toutes fonctions, étrangers ou indigènes, pèlerins ou marchands, piétons ou cavaliers, pauvres ou riches». Cette énumération rappelle l'importance des pèlerins et marchands pour l'économie.

L'identité tourangelle se consolide par le passage des dénominations de *Turonis* et *Turonicus*, qui servaient d'adjectifs à des noms d'institutions et de lieux, à celle de *Turonensis*, qui reprend les mêmes fonctions, mais peut également désigner des personnes, les Tourangeaux.

Cette période correspond à l'essor de l'architecture romane. L'architecture civile a largement disparu : les édifices en pierre ont été réinvestis et remaniés, leurs ornements dissimulés ou réemployés, si bien que les signes extérieurs des XI^e, XII^e et XIII^e siècles sont rares. L'édifice situé 2 rue du Poirier, avec ses baies géminées, chapiteau à décor animalier et ses motifs de zigzag, serait,

s'il s'agissait bien d'une maison, la plus ancienne habitation civile de Tours visible en élévation.

Deux exemples de maison canoniale existent encore : celle du 31 rue Briçonnet et celle du 4 rue Rapin. La première, la plus remarquable, se singularise par ses cinq baies sous arcs brisés de tailles différentes. Les chapiteaux sont ornés de motifs floraux, tandis que l'intérieur de la demeure comporte des voûtes. La seconde présente des baies géminées et trilobées.

Les demeures romanes qui se distinguaient le plus étaient les maisons-tours, mentionnées dans les textes dès le XI^e siècle et construites pour la plupart à Châteauneuf aux XI^e et XII^e siècles. Un commentateur, Jean Martoret, affirmait ainsi, vers 1200 que «les habitants de Châteauneuf sont riches et fastueux... Leurs maisons crénelées sont ornées de tours élevées». De plan carré et fréquemment munies d'un voire plusieurs niveaux voûtés, ces demeures bourgeoises s'imposaient par leur aspect massif et leur hauteur, certaines faisant 15 m ou plus, à l'image de la tour Foubert (disparue) avec ses quatre niveaux d'élévation et 19 m de hauteur. Les témoins les plus complets et les moins remaniés, car souvent dissimulés, sont cependant les caves voûtées, notamment dans le Vieux Tours.



LE MOYEN ÂGE TARDIF ET LA RENAISSANCE

(XIV^e-XVI^e SIÈCLE)

La fin du Moyen Âge correspond à un tournant pour la ville de Tours : alors que les édifices religieux sont bien établis et étendus, le contexte foncier connaît une certaine stabilité, qui se trouve cependant démentie par les troubles de la guerre de Cent Ans. Édifié durant le dernier quart du XIII^e siècle, le château de Tours, flanqué de quatre tours défensives, était alors, pour le pouvoir royal, un point fort. Entre 1356 et 1358, la réalisation d'une enceinte, dénommée « La Clouaison » et réunissant Châteauneuf et la Cité, cristallise les limites de la ville, conditionne l'urbanisme *intra-muros* et entraîne une densification des habitations. Cet influx est accentué au XV^e siècle par la proximité du pouvoir royal, avec le séjour de Charles VII à Bourges, celui de son épouse Marie d'Anjou à Tours, puis celui de leur fils, Louis XI, qui élit résidence au château du Plessis-lès-Tours. Son avènement ouvre un âge d'or pour Tours : le roi en fait sa capitale et ses successeurs y séjournent régulièrement. La population augmente, de 9 000 à 12 000 habitants, entre 1470 et 1520. En plus des rénovations ou reconstructions ici et là, de nombreux espaces non bâtis sont alors lotis, dans le centre, essentiellement de

Saint-Julien à la place Foire-le-Roi, et dans les faubourgs, particulièrement à l'ouest, à La Riche.

La plupart des maisons en pans de bois de Tours datent ainsi de cette période, et cet ensemble, bien que réduit, donne un aperçu de l'habitat à la fin du Moyen Âge. Il est important de souligner que ces habitations étaient celles des marchands, artisans ou bourgeois aisés, les plus pauvres vivant généralement dans des maisons n'associant que bois, torchis et chaume (pour le toit), plus sensibles à l'humidité du sol et aux intempéries. Si, actuellement, les toits de Tours arborent presque uniformément la couleur gris-bleu de l'ardoise, c'est que celle-ci est parvenue à supplanter, au fil des siècles, la couverture traditionnelle en tuile plate, matériau local et donc moins coûteux. À titre d'exemple, la couverture du cloître de la Psalette, dans sa portion terminée en 1484, était en tuile.

Face à l'étroitesse des rues et des îlots d'habitations, les maisons en pans de bois sur parcelles en lanière se développent largement. Leur apparence est trompeuse : derrière leurs façades étroites, les



1. Maisons en pans de bois de la place Plumereau

2. Escalier extérieur en bois, rue Briçonnet

3. Cour intérieure de l'hôtel Robin Quantin, rue Paul-Louis Courier



maisons peuvent s'avérer assez grandes, car profondes de 6 à 9 m pour la plupart et jusqu'à 15 ou 20 m. Les dispositions intérieures diffèrent d'une maison à l'autre, mais deux typologies d'agencement ressortent : pour les plus modestes, une seule pièce par niveau avec façade sur rue ; pour celles qui sont plus grandes, deux pièces louées individuellement et séparées par une cloison ou un couloir. Ces organisations impliquent que certaines pièces ne disposent d'aucune fenêtre, ou d'une seule de petite taille. L'encorbellement offre un surplomb qui protège des intempéries les étals du rez-de-chaussée quand il sert de boutique, mais reste insuffisant pour offrir un réel gain de place aux niveaux supérieurs. Afin de préserver le bois de l'humidité, le rez-de-chaussée est parfois en pierre, ou comprend au moins un solin maçonné.

Certaines parcelles possèdent des cours, dont le positionnement est souvent révélateur : quand plusieurs logements sont sur la même parcelle, la cour est rejetée derrière le corps de logis afin de servir d'espace commun. D'autres préfèrent avoir une façade en retrait avec cour close donnant sur la rue, ce

qui suggère une fonction plus résidentielle, voire parfois un désir d'apparat, notamment à la Renaissance avec les demeures en pierre (hôtel Goüin, demeure avec loggia au 21 rue du Petit-Soleil). De même, les escaliers sont un enjeu de distribution comme d'ostentation : les escaliers en pierre, qui peuvent aussi bien être en œuvre, hors-œuvre ou semi-hors-œuvre, en témoignent. Le bois est plus utilisé, en intérieur comme en extérieur, et peut être associé à des coursières.

Au-delà des considérations de parcelles et d'aménagement, les façades des maisons en pans de bois de Tours présentent des caractères distinctifs. Les principaux agencements d'ossatures sont, du plus commun au plus rare : en grille, en croix de Saint-André et en losange. La popularité du premier modèle, en grille, s'explique par sa simplicité d'exécution et de coût de réalisation. Les hourdis en pierre sont rares, alors que ceux en torchis et en briques sont assez répandus. Dans cette utilisation, la brique, en alternant la taille, la couleur et l'orientation de chaque morceau, permet de créer des motifs du plus bel effet décoratif.

Ces détails agrémentent et ajoutent à la personnalité des façades, tout comme les sculptures, notamment sur les poteaux corniers : la Sainte Famille localisée au 2 rue du Change est bien connue, mais la statue de sainte Catherine au 64 rue Losserand, est tout aussi délicatement sculptée, tout comme les statues de la maison du Dauphin, au 26 rue Courteline. Les maisons en pans de bois restent longtemps la norme, même au cours des XVI^e et XVII^e siècles, d'autant qu'elles peuvent être adaptées en lotissement et se construire en série, comme il est encore possible de constater rue de la Madeleine.

Les plus aisés se distinguent par de nouvelles constructions en pierre. Au début du XVI^e siècle, la plus ambitieuse d'entre elles, par sa taille comme sa qualité d'exécution, est l'hôtel de Beaune-Semblançay. Les chapiteaux y sont particulièrement décorés et les pilastres de l'étage présentent des incrustations d'ardoise. L'ordonnement de la façade rappelle que c'est à la Renaissance qu'apparaît et se diffuse l'idéal de symétrie, d'alignement et de régularité des travées d'ouvertures. D'autres

éléments typiques de la Renaissance se déploient au gré des édifices : loggia à l'hôtel Goüin et au 21 rue du Petit-Soleil, fronton triangulaire et plafond à caissons à l'hôtel Cottereau (rue des Trois-Écritoires).

La deuxième moitié du XVI^e siècle est perturbée par les guerres de Religion. Tours n'est pas épargnée et les églises de la ville sont pillées en 1562. Dans ce contexte d'instabilité, il est ainsi légitime que la construction de nouvelles demeures soit restreinte. L'hôtel Robin-Quantin, qui date des dernières années du XVI^e siècle, fait figure d'exception. Son organisation est particulière, car l'hôtel occupe la totalité d'une parcelle en lanière entre la rue Littré et la rue Paul-Louis-Courier. Ces deux accès différenciés avec portails, dont les façades extérieures sont très décorées, ne laissent pas deviner l'organisation de l'hôtel, dont les deux cours intérieures sont cernées par les corps de bâtiments. L'ensemble adopte alors un plan très original en forme de 8. L'ornementation traduit la transition entre Renaissance tardive et classicisme : mascarons, fronton cintré brisé, consoles, nombreux bandeaux rythmant les façades.



DU GRAND SIÈCLE À LA RÉVOLUTION

(XVII^e-XVIII^e SIÈCLE)

Après un âge d'or aux XV^e et XVI^e siècles, Tours connaît un ralentissement de son dynamisme urbain. La durabilité de l'habitat n'encourage pas les nouvelles mises en chantier qui, au XVII^e siècle, demeurent relativement rares et se limitent, bien souvent, à des remaniements partiels ou des ajouts, comme des communs ou portails par exemple.

À ce titre, l'hôtel au 3 rue Paul-Louis-Courier fait figure d'exception. Bien que fortement restauré, avec son appareillage brique et pierre, il illustre certaines des principales innovations du style Louis XIII : la relative désaffection des fenêtres à meneaux et traverses au profit des châssis de fenêtre avec croisée en bois et l'intégration de bossages, notamment autour des ouvertures et des angles. La façade commune réunissant les numéros 15 et 17 de la rue de la Paix est aussi représentative de son époque, avec bossages, alignements des baies, appuis de fenêtres saillants, balcons et lucarnes. La demeure au 30 rue de la Scellerie montre l'attention apportée aux décors des entrées, et ici notamment les entourages de porte cochère.

Pour plus d'ostentation, les demeures les plus exceptionnelles, à l'instar des hôtels particuliers, emploient largement les frontons triangulaires meublés de blasons ou monogrammes : c'est le cas de l'hôtel Bacot-de-Romand ou encore du palais des Archevêques. Les façades se font aussi longues et imposantes que possible. L'abondance de baies, qui rythment la façade, ainsi que la multiplication des balcons, amènent à l'utilisation croissante de la ferronnerie. Les garde-corps se prêtent à des motifs très raffinés, aussi bien floraux qu'animaliers. Datée de 1677, la balustrade en fer forgé de l'ancienne aumônerie de Saint-Martin (5 rue Rapin) en est un bon exemple. Suite à cette introduction au milieu du XVII^e siècle, la ferronnerie d'art fera partie intégrante du décor intérieur comme extérieur jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Le XVIII^e siècle est plus riche du point de vue urbanistique, dans la mesure où s'amorce alors l'ouverture de la ville au-delà de ses murailles : l'implantation de mails à l'emplacement des boulevards Béranger et Heurteloup prépare l'occupation des terres extra-muros.



1. Hôtel de la Monnaie, place de la Monnaie



2. Hôtel Mame, rue Émile-Zola

La décision la plus marquante de l'époque est le percement de la nouvelle route vers l'Espagne, qui définit un axe traversant la ville du nord au sud. Le projet comprend la création de la rue Royale (1778, aujourd'hui rue Nationale), la construction du pont Neuf (1779, actuel pont Wilson), le creusement de la Tranchée (dont les pavillons d'octroi sont construits en 1786) et l'aménagement de la chaussée de Grammont.

Les nouvelles habitations qui longent la rue Royale, réalisées entre 1777 et 1782, sont prisées par la bourgeoisie tourangelle, à l'image de la famille Balzac. Les bossages, souvent à refend, sont omniprésents et structurent les façades, tout comme les lucarnes, avec fronton et ailerons en volutes. Cette sobriété dans les ornements se retrouve dans les façades de l'hôtel de la Monnaie (place de la Monnaie), remaniée au XVIII^e siècle, de l'ancien présidial actuellement muséum d'histoire naturelle, de l'hôtel de Nitray (15 place François-Sicard) ou encore, plus élaboré et tardif, de l'hôtel Mame (19 rue Émile-Zola).

La rue de la Rôtisserie comporte d'autres élégants bâtiments du XVIII^e siècle, parmi lesquels le n°10 à l'iconographie distinctive : pattes d'aigle en consoles soutenant le balcon, mais surtout masses d'Hercule et tête de lions. Dans de nombreux cas, les bâtiments des XVII^e et XVIII^e siècles ne sont pas des constructions nouvelles, mais plutôt des façades remises au goût du jour. Le positionnement des portes sur le côté trahit souvent le maintien d'une distribution intérieure plus ancienne, remontant à la fin du Moyen Âge ou au début du XVI^e siècle.

La dernière décennie de ce siècle est celle de la Révolution française, qui apporte son lot de destructions, notamment pour les édifices religieux. La collégiale Saint-Martin, en mauvais état, est ainsi détruite entre 1794 et 1802, laissant la voie libre pour le percement de la rue des Halles, permettant la construction de nouvelles demeures en alignement. De même, la destruction progressive de l'enceinte de la ville favorise l'ouverture de l'urbanisme vers le sud à partir du XIX^e siècle.

3. Vue de l'axe nord-sud dessiné par la route vers l'Espagne



3



1.2. Particuliers tourangeaux, rue George-Sand, rue Roger-Salengro

3. Demeure néo-Renaissance, rue de Châteauneuf

4. Demeures rue Léonard-de-Vinci



LES XIX^E ET XX^E SIÈCLES

La France du XIX^e siècle connaît de nombreux bouleversements : changements de régime politique et révolution industrielle. Tours attire et son organisation urbaine s'adapte à l'apparition progressive de nouveaux éléments marquants : les casernes, l'imprimerie Mame, la première gare, les jardins publics et nouveaux boulevards. De nombreux édifices publics voient le jour : palais de justice, préfecture, premières halles ou encore théâtre.

La population augmente, de 21 413 habitants en 1801 à 27 047 en 1842. Pour répondre à cette croissance démographique, la commune de Saint-Étienne-Extra est annexée en 1845, rajoutant 822 hectares à la ville. Cette effervescence justifie l'établissement de règles d'urbanisme et de plans d'alignement, comme celui de Saint-Étienne, duquel naît l'avenue de Grammont. Ainsi, la plupart des constructions bordant les avenues et boulevards, sont issues de ces grandes campagnes, souvent menées par des concessionnaires. La place Jean-Jaurès, autrefois nommée place des Portes-de-Fer,

est réalisée sur les plans d'Émile Pallu qui lui donne une forme d'hémicycle. S'élevant au croisement des axes principaux de la ville, elle inspire par son architecture. Ses façades à arcades, si caractéristiques, influencent et deviennent modèle dans l'habitat privé.

De véritables lotissements avec habitat en série voient le jour dans les quartiers nouvellement constitués. L'homogénéité des matériaux et la régularité des niveaux, des percements, donnent l'illusion d'une façade continue parfois sur l'ensemble de la rue. Seul le décor individualise chaque lot. Le modèle du particulier tourangeau apparaît alors. Dépassant rarement deux étages, il est généralement réalisé en pierre de taille. À l'arrière, le jardin offre un espace vert très apprécié. Le rez-de-chaussée est surélevé et un emmarchement donne accès à la porte d'entrée. Des soupiraux permettent l'aération des caves. Dans le quartier des Prébendes, le lotissement des numéros 145 à 175 de la rue d'Entraigues répond largement à ce modèle et en donne même une représentation impressionnante par la

succession de façades presque identiques. Les décors y sont, pour la plupart, d'inspiration néo-classique, et les lucarnes à fronton triangulaire très communs, tout comme les balcons. Avec son ornementation plurielle, le particulier tourangeau trouve des déclinaisons plus sobres dans d'autres quartiers, comme les quartiers de la Fuyel-Velpeau ou Febvotte.

De nouvelles constructions s'immiscent dans cette relative homogénéité de style à la fin du XIX^e siècle, en troquant l'influence néo-classique pour celle du néo-gothique, avec grotesques et culs-de-lampes, ou encore pour celle du style Louis XIII. L'association de la pierre et de la brique y est prétexte pour des effets de contraste sur les façades. La rue Léonard-de-Vinci concentre une belle diversité de styles architecturaux ainsi revisités, sans qu'il y ait forcément de continuité d'une maison à l'autre, relevant à la fois de l'éclectisme et de l'historicisme. Le Castel Béranger (116 boulevard Béranger) s'inscrit dans cette même mouvance historiciste, tout comme, dans un autre style, l'immeuble néo-Renaissance du 17 rue de Châteauneuf ou la demeure du 50 boulevard Béranger avec ses coquilles de Vénus.

Durant les mêmes décennies et face à ces logements généralement individuels, l'éditeur Alfred Mame, dans la continuité des considérations hygiénistes et du modèle paternaliste des plus grands industriels, crée une cité ouvrière qui porte son nom, entre 1868 et 1875. Les façades de ces 62 logements sont travaillées, avec une alternance de brique industrielle et de tuffeau qui marque l'entourage des baies et dissocie chaque maison.

À la suite de ces réappropriations et réinventions de styles et ornements, le développement de l'Art Nouveau, durant les années 1890, propose un élan architectural où les courbes, motifs végétaux et lignes ondulantes règnent. Les témoins de cet art sont cependant rares à Tours en dehors de la ferronnerie de la caserne de gendarmerie située au 171 avenue de Grammont, de la verrière de la brasserie de l'Univers et des motifs floraux de l'immeuble Duthoo, dont les façades avec *bow-window* ou oriels préfigurent simultanément le style suivant.

Épanoui au cours de l'entre-deux-guerres, l'Art Déco est plus présent, caractérisé par une géométrisation des ornements,



**1. Motif floral
Art Déco, avenue
de Grammont**

**2. Mosaïque de
Sante Vallar, rue
Febvotte**



des travées régulières et symétriques, des façades avec un revêtement blanc uni, plus déterminant encore et novateur, l'emploi de matériaux issus de l'industrie, comme le béton. C'est ce que l'on retrouve dans les façades de propriétés privées de l'avenue de Grammont (immeubles du n°106-108, du n°114, n°117), le 34 boulevard Jean-Royer, 3 place du Chardonnet, ainsi que dans certaines propriétés arborant, de surcroît, un décor de mosaïque en façade (8 rue Georges-Courteline, 26 rue Febvotte ou la chapellerie au 45 place du Grand-Marché).

La situation de mal-logement au sortir de la Première Guerre mondiale pousse la Ville (à travers les Offices publics municipaux d'habitations à bon marché) à lancer des chantiers de logements sociaux à partir de 1921. Les cités-jardins naissent de ces réflexions, la première étant celle du Général-Renault, réalisée par Hector Caignart de Mailly, avec 74 logements jumelés avec jardin. La seconde, celle des Bords de Loire, signée par le même architecte, avec un objectif de limitation des coûts et de la durée de construction, induit le choix de réduire le nombre de maisons

jumelées et individuelles, et de proposer des bâtiments collectifs avec appartements. Par son traitement, la cité-jardin des Bords de Loire annonce l'arrivée de logements collectifs de plus en plus importants, et surtout de plus en plus hauts. La majorité des habitats dépasse alors rarement les deux ou trois étages, si bien que l'immeuble au 59 avenue de Grammont, dessiné par Maurice Boille, construit en béton armé, est, à son achèvement en 1937, le plus haut de la ville.

La Seconde Guerre mondiale marque une rupture, avec toutes les destructions connues notamment lors des bombardements de juin 1940 et de 1942-1944. Le plan de reconstruction établi par Jean Dorian, qui met en avant un plan hippodamien, favorise les voies parallèles ou perpendiculaires entre elles, et les îlots carrés ou rectangulaires. Dans le contexte de la reconstruction de Tours, l'habitat ancien va être souvent sacrifié, pour des raisons de délabrement ou d'insalubrité, lors d'opérations de curetages d'îlots ou de campagnes de restauration. Les maisons en pans de bois du Vieux Tours doivent



**3. Grand ensemble des
Rives-du-Cher**



beaucoup à la pugnacité de Pierre Boille, qui parvient à démontrer que la préservation, réadaptation aux normes et restauration de ces témoins du passé ne coûte pas plus cher qu'une opération de destruction préalable à une construction neuve.

La Reconstruction doit s'adapter à l'exode rural, qui ajoute à la pression immobilière. Pour y répondre, la construction d'immeubles se concentre particulièrement dans les secteurs sinistrés, surtout vers le sud-est, où se trouvaient les infrastructures du chemin de fer. Suivant les plans puis les conseils de l'architecte parisien Jacques Henri-Labourdette, le quartier du Sanitas voit le jour entre 1954 et 1971. En raison d'une rapidité d'exécution souhaitée et d'une économie des dépenses, les immeubles présentent une très grande sobriété et peu de variété. Seule l'alternance entre fenêtres et loggias apporte du relief à ces hautes constructions orthogonales. Le système constructif repose sur l'utilisation de béton pour l'ossature des dalles et des murs de refends, avec la standardisation pour tous les éléments.

Les exemples du Sanitas et du Champ-de-Mars donnent le ton pour les grands ensembles suivants, recherchant, à défaut de le faire par le style, à s'harmoniser avec le bâti ancien par l'emploi de matériaux tels que plaquage de pierre de taille en façade et ardoise en toiture. Les quartiers des Rives-du-Cher, des Fontaines et de Rochepinard font partie de ces programmes de grands ensembles, mais se démarquent, avant même leur réalisation, par les aménagements significatifs qu'ils génèrent :

la canalisation du Cher est l'un des plus grands chantiers hydrauliques d'Europe.

Durant ces opérations de grands ensembles, la hauteur est prise en considération, en tentant de la modérer comme par exemple au Sanitas avec l'alternance entre grandes tours et immeubles en barres à 4 étages, qui correspondent à l'échelle existante connue auparavant en ville. En dépit des controverses qu'ils suscitent, les grands ensembles répondent avant toute chose à leur vocation première, celle de proposer des logements à loyers modérés rapidement réalisés et équipés de commodités pour l'hygiène, alors que le besoin en était grand. En effet, en 1954, 28 % des logements étaient sans eau courante, 87,5 % sans douche ni baignoire, 68 % sans w.c. et 14,4 % des logements étaient en surpeuplement critique, selon une synthèse de programme de modernisation et d'équipement.

Particulièrement touché par les bombardements, le haut de la rue Nationale fait également l'objet d'une reconstruction. En tant qu'architecte en chef de la Reconstruction, Pierre Patout tente d'atténuer ce traumatisme en respectant les échelles connues à Tours. Cette recherche de cohérence et d'insertion dans le tissu urbain est exprimée et explicitée par Jean Royer : « des immeubles contemporains ont été construits, à égalité de volume avec leurs voisins médiévaux, la pierre et même, parfois, les enduits de notre temps s'harmonisent avec la brique, le bois et l'ardoise ; les toits et les lucarnes ont les mêmes pentes et presque les mêmes pointes ».



TOURS, AUJOURD'HUI

Qu'il s'agisse des logements sociaux ou de la Reconstruction, ces opérations sont les dernières de cette ampleur à avoir changé le visage de la ville sur de telles superficies. La réalisation des quartiers des Deux-Lions et de Monconseil fait écho à de nouveaux idéaux, ceux de la mixité des usages (résidentiel, professionnel, commercial, équipement public), du développement des déplacements doux et de l'intégration de plus d'espaces verts dans le cadre de vie. Les actuelles réalisations de logements menées par Tours Habitat sont de l'ordre d'une centaine de logements par an et correspondent plutôt à des résidences de taille modérée. Cette réduction de taille permet aux nouvelles constructions de réinvestir des espaces du centre-ville et de se trouver dans une rue face aussi bien à de l'habitat de la Reconstruction que du Moyen Âge : c'est le cas de l'ancienne clinique des Dames-Blanches, reconvertie en EHPAD, qui côtoie l'architecture moderne du boulevard Preuilly, mais également le lotissement médiéval de la rue de la Madeleine. Les architectes ont choisi des tonalités neutres,

rappelant l'ardoise et le tuffeau, et les pièces métalliques du rez-de-chaussée font écho aux étages des maisons en pans de bois, pour établir un contraste et un dialogue entre les matériaux, les styles et les époques.

Les projets urbains qui naissent, s'échelonnent et se succèdent, font que la ville se réinvente constamment. Établi en 1973 à Tours, le secteur sauvegardé, avec son plan de sauvegarde et de mise en valeur (PSMV) et dont les limites correspondent globalement à celles des anciennes murailles, est le garant du respect de ces édifices anciens et de l'intégration des nouvelles constructions à leurs côtés. Il définit des règles d'urbanisme (hauteur du bâtiment, volumétrie, choix des matériaux, des coloris etc...) à suivre aussi bien pour les ravalements de façades, restaurations et rénovations que pour les constructions nouvelles. Il permet ainsi de garder un cadre de vie à la fois riche en patrimoine ancien et ouvert aux constructions modernes, tout en assurant une harmonie et une esthétique spécifique à Tours.

1. L'écoquartier Monconseil

2. Le quartier des Deux-Lions

3. Rue de la Madeleine





TOURS À TRAVERS LES ÉPOQUES

1 MAISON CANONIALE OU PRESBYTÈRE 4-6 rue Henri-Royer XI^e-XIII^e siècle

Cette demeure comporte, au premier étage, des baies géminées en plein-cintre, avec archivolte décorée de tores. Le chapiteau est animé par un visage humain. Un cordon mouluré sépare le rez-de-chaussée de l'étage. Le bâtiment a été modifié durant les siècles suivants, comme le montre la tour d'escalier du XV^e siècle.

2 MAISON 31 rue Briçonnet XII^e-XIII^e siècle

Faisant partie des plus anciennes de Tours, cette demeure attire l'œil par la succession de cinq arcs en tiers-points au premier étage. De tailles différentes, les arcs surplombent des fenêtres à meneaux plus tardives. Le rez-de-chaussée a de belles croisées d'ogives, aussi bien dans la grande salle que dans le couloir.

1. Maison, rue Henri-Royer

2. Maison, rue Briçonnet

3. Hôtel des Ducs de Touraine

4. Maison avec pans de bois en grille, rue de la Grosse-Tour

5. Pignon à redents de l'hôtel Pierre-du-Puy

3 HÔTEL DES DUCS DE TOURAINE 15 place Châteauneuf XIV^e siècle

L'hôtel des Ducs de Touraine résume bien l'idéal d'un hôtel particulier du XIV^e siècle : en pierre, avec tour escalier demi-hors-œuvre et tourelle, fenêtres simples et fenêtres à croisées, ainsi que soupirail. La mise en œuvre est soignée, d'autant plus dans l'escalier, muni de plusieurs ouvertures et se terminant par une croisée d'ogives avec clef de voûte armoriée. Les décors des culots sont diversifiés : feuillages, oiseau bicéphale ou encore personnages.

4 MAISON EN PANS DE BOIS 1 rue de la Grosse-Tour Fin XV^e-début XVI^e siècle

Cette maison se distingue par sa travée unique, ses trois étages et l'agencement

des bois en grille. Elle représente un modèle plus modeste, mais qui reste très soigné : les poteaux corniers disposent d'un décor avec moulurations et groupe de personnages sculptés, en partie bûchés.

5 HÔTEL PIERRE-DU-PUY 16 rue Briçonnet XV^e siècle

Placé sur une parcelle en lanière, l'hôtel Pierre-du-Puy adopte une organisation assez typique au rez-de-chaussée, avec couloir d'entrée menant à une première pièce et à une cour intérieure avec puits. Au-delà de l'architecture en brique et pierre avec pignon à redents, ce qui rend cet édifice exceptionnel est son escalier en vis à voûtement hélicoïdal, dit escalier à la Rihour, ou vis de Saint-Gilles, qui dessert la cave et quatre niveaux d'habitation, ainsi que les combles, une chambre haute et, au sommet, un belvédère.



1. Une des plus anciennes maisons du quartier Paul-Bert
2. Lotissement de la rue de la Madeleine
3. Chapelle de Beaune-Semblançay



4. Façade de l'hôtel particulier, rue Littré
5. Corps de logis principal de l'hôtel Bacot-de-Romand



6 MAISON EN PANS DE BOIS

64 rue Losserand
Fin XV^e-début XVI^e siècle

De très beaux exemples de maisons en pans de bois existent hors du Vieux Tours, comme ici dans l'ancien faubourg Saint-Symphorien. Cette maison, dont les niveaux supérieurs sont couverts d'ardoise, a une ornementation délicate : poteau cornier avec représentation de sainte Catherine d'Alexandrie, sablière avec motifs de rubans et motifs de vignes et oiseaux.

7 LOTISSEMENT EN PANS DE BOIS

Rue de la Madeleine
Début XVI^e siècle

Ce lotissement est un remarquable exemple rare de l'habitat en série à la transition entre

Moyen Âge et époque moderne. Du numéro 2 au 12, les maisons, dont la plupart sont jumelées, se succèdent et répètent une même organisation : rez-de-chaussée en pierre avec une porte et une fenêtre, étage en pans de bois en grille avec fenêtre, combles avec lucarnes.

8 HÔTEL DE BEAUNE-SEMBLANÇAY

Jardin de Beaune-Semblançay
XVI^e siècle

Au début du XVI^e siècle, Jacques de Beaune crée le plus grand hôtel particulier de la Renaissance à Tours. Il y apporte des nouveautés avec les colonnes antiques à chapiteaux ioniques de la chapelle ou encore les incrustations d'ardoise sur les pilastres du logis, daté de 1518 comme indiqué sur un des chapiteaux. Suite aux

bombardements de 1940, seules la chapelle et une façade subsistent.

9 HÔTEL PARTICULIER

8 rue Littré
XVII^e siècle

Cet hôtel particulier s'avère être un exemple unique du style Louis XIII à Tours. La brique, utilisée entre les baies, accentue les encadrements. Le caractère distinctif du style Louis XIII se trouve dans le remplacement des meneaux et traverses en pierre par des châssis en bois, l'agrandissement des fenêtres, mais surtout par l'omniprésence de bossages. De 1952 à 1956, la première grande campagne de restauration du patrimoine après-guerre, initiée par Pierre Boille et réalisée par les Compagnons du Devoir, y est menée.

10 HÔTEL BACOT-DE-ROMAND

39 rue Émile-Zola
XVII^e siècle

Le corps de logis principal de cet hôtel est marqué par trois travées, dont celle du centre est encadrée par des pilastres en bossages. La travée est d'autant plus mise en avant par la présence de la porte d'entrée, du balcon de l'étage et d'un imposant fronton triangulaire. Ce dernier abrite les monogrammes entrelacés des propriétaires, B et L, dans un cartouche entouré de palmes et de cornes d'abondance desquelles jaillissent des fleurs. Les ailes adjacentes datent du XVIII^e siècle.



1. Symétrie de la façade de l'hôtel, rue de la Lamproie

2. Les demeures anciennes de la rue Nationale



3. Particulier tourangeau par Gaston-Lamé, vers 1925



4. Succession de particuliers tourangeaux, rue de la Fuye

5. La cité Mame et son square



11 HÔTEL PARTICULIER
9 rue de la Lamproie - XVIII^e siècle

L'idéal de symétrie prisé aux XVII^e et XVIII^e siècles s'exprime dans cette façade parfaitement ordonnancée et divisée en cinq travées. En dehors des lucarnes à fronton triangulaire, toutes les fenêtres sont en arc surbaissé. Les appuis apportent de la diversité entre les niveaux, chacun étant plus ou moins saillant, tandis que le premier étage présente des balcons en fer forgé. La porte, encadrée de pilastre, est en plein-cintre et dispose d'une grille d'imposte.

12 IMMEUBLES
Rue Nationale - XVIII^e siècle

La section basse de la rue Nationale, depuis son croisement avec la rue Néricault-

Destouches jusqu'à la place Jean-Jaurès, conserve de nombreuses habitations du XVIII^e siècle, rescapées des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Avec une alternance d'immeuble sur rue et sur fond de cour, elles présentent une certaine uniformité de traitement, avec quatre niveaux dont un comble. Certaines baies disposent de balcons en fer forgé.

13 PARTICULIER TOURANGEAU
85-117 rue Roger-Salengro
XIX^e-XX^e siècle

Au cœur du quartier des Prébendes, du numéro 85 au numéro 117, toute une portion de rue est composée de particuliers tourangeaux. Les exemples de cette section montrent la diversité d'ornements et de styles possibles. La présence quasi-systématique

de balcons avec des consoles très élaborées atteste de l'aisance des propriétaires dans ce quartier.

14 PARTICULIER TOURANGEAU
5 rue de la Fuye - XIX^e siècle

À proximité du boulevard Heurteloup, la rue de la Fuye présente une belle succession de particuliers tourangeaux. Au sein de cet ensemble, le n°5 se distingue par la présence de trois travées au lieu de deux, et de deux lucarnes au lieu d'une. En dehors de cela, il présente les mêmes types d'ornements, et particulièrement sur les consoles, avec triglyphes ou bossage en pointe de diamant. En dehors des ouvertures, la majorité de la façade est couverte d'enduit ou, pour la partie basse du rez-de-chaussée, d'un parement en moellons.

15 CITÉ MAME
Cité Alfred-Mame
1868-1875

L'architecte Henri Racine conçoit cette cité ouvrière de 62 logements organisés autour d'un square, agrémenté d'une pièce d'eau à l'origine. Deux typologies d'habitat s'y développent : les maisons ouvrières et les maisons d'employés, qui disposent de plus de chambres (deux au rez-de-chaussée, trois au premier étage). L'organisation est presque toujours la même : cave, rez-de-chaussée avec vestibule, pièce de vie, cuisine ; à l'étage grande chambre avec cheminée et une grande pièce supplémentaire.

Les logements sont alimentés par l'eau du Cher et bénéficient d'une cour individuelle avec cabinet d'aisance, ainsi qu'un petit jardin.



1. Façade de l'immeuble Duthoo, avec son ornementation en céramique

2. Vue d'ensemble de la cité-jardin du Général-Renault



3. Immeuble avec balcons, 104 avenue de Grammont

4. Barres et tours d'immeubles du Sanitas, boulevard de-Lattre-de-Tassigny



16 LOTISSEMENT, DIT IMMEUBLE DUTHOO

**Rue Jules-Charpentier
1907-1910**

L'architecte Frédéric Wielhorski réalise ce lotissement dans un style hybride, tenant à la fois de l'Art Nouveau et de l'Art Déco. Les motifs de feuilles de marronniers apportent des courbes et de la couleur à la façade, strictement ordonnancée et marquée par les bow-windows ou oriels. Les matériaux et leur rendu accentuent ce contraste dans les formes : la pierre calcaire est lisse, le béton gris d'aspect granuleux, la ferronnerie peinte et dotée de motifs de spirales, le grès flammé légèrement bombé et irisé.

17 CITÉ-JARDIN DU GÉNÉRAL-RENAULT

**Place Albert Letellier
1923-1927**

Autour de la place Albert-Letellier et le long de la rue du Sénateur-Belle, 74 logements sont répartis en trois types : deux pièces (35 m²) en plain-pied, trois pièces (45 m²) avec deux chambres à l'étage, ou quatre pièces (environ 45 m²) avec débarras à l'étage. Tous disposent d'une cave, mais n'ont pas de salle de bain ou d'eau courante en dehors de la cuisine. Les maisons sont jumelées. L'esthétique rappelle le modèle anglais (brique, volets et barrières peints en blanc) et joue sur le contraste entre les moellons apparents, la brique et l'ardoise, ce qui donne une apparence pittoresque.

18 IMMEUBLES DE RAPPORT

**106-108 avenue de Grammont
Vers 1933**

Ces immeubles de rapport, avec leur structure en béton et revêtement blanc, offrent un condensé des caractéristiques de l'Art Déco. Les parties en saillies, qu'elles soient anguleuses ou arrondies, forment des balcons qui apportent du relief aux façades. Le rigoureux ordonnancement intègre des ornements variés, allant des spirales, cercles et vaguelettes, surtout dans la ferronnerie, aux corbeilles de fruits et motifs floraux qui habillent les bas-reliefs.

19 QUARTIER DU SANITAS

1954-1971

Jacques Henri-Labourdette, architecte du grand ensemble de Sarcelles, est désigné en 1954 pour réaliser le grand ensemble du Sanitas. La première tranche de travaux, de 811 logements, est réalisée entre 1958 et 1960. La construction associe ossature en béton et structure extérieure en pierre de taille du Poitou pour les étages, en ardoise d'Anjou au rez-de-chaussée. Les tranches de construction suivantes abandonnent cependant les parements en pierre de taille, au profit du grès cérame pour les murs pignons ou les allèges. Les persiennes orange deviennent aussi l'un de leurs signes distinctifs.

PLAN DE TOURS



- 1 Presbytère**
4-6 rue Henri-Royer (p. 26)
- 2 Maison**
31 rue Briçonnet (p. 26)
- 3 Hôtel des Ducs de Touraine**
15 place Châteauneuf (p. 27)
- 4 Maison en pans de bois**
1 rue de la Grosse-Tour (p. 27)
- 5 Hôtel Pierre-du-Puy**
16 rue Briçonnet (p. 27)
- 6 Maison en pans de bois**
64 rue Losserand (p. 28)
- 7 Lotissement en pans de bois**
Rue de la Madeleine (p. 28)
- 8 Hôtel de Beaune-Semblançay**
Jardin de Beaune-Semblançay (p. 28)
- 9 Hôtel particulier**
8 rue Littré (p. 29)
- 10 Hôtel Bacot-de-Romand**
39 rue Émile-Zola (p. 29)
- 11 Hôtel particulier**
9 rue de la Lamproie (p. 30)
- 12 Immeubles**
Rue Nationale (p. 30)
- 13 Particulier tourangeau**
85-117 rue Roger-Salengro (p. 30)
- 14 Particulier tourangeau**
5 rue de la Fuye (p. 31)
- 15 Cité Mame**
Cité Alfred-Mame (p. 31)
- 16 Immeuble Duthoo**
Rue Jules-Charpentier (p. 32)
- 17 Cité-jardin du G^{al}-Renault**
Place Albert-Letellier (p. 32)
- 18 Immeubles de rapport**
106-108 avenue de Grammont (p. 33)
- 19 Sanitas** (p. 33)

« LES FLEUVES, CE SONT LA POÉSIE DU SITE TOURANGEAU (...) IL FAUT SAVOIR SE METTRE À LA PLACE DES AUTRES. OÙ VOUDRAIT-ON HABITER ? »

Pierre Dalloz

Tours appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le Ministère de la culture, Direction générale des patrimoines et de l'architecture, attribue le label Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation et de soutien à la création et à la qualité architecturale et du cadre de vie. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des chefs de projets Villes ou Pays d'art et d'histoire et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 200 Villes et Pays d'art et d'histoire vous offre son savoir-faire en métropole et outre-mer.

Le service du patrimoine piloté par le chef de projet coordonne et met en œuvre les initiatives de Tours, Ville d'art et d'histoire. Il propose tout au long de l'année des visites guidées pour tous les publics : locaux, touristes, jeune public, en groupe ou en famille. Il se tient à votre disposition pour tout projet.

À proximité :

Bourges, Chinon, Loches, Vendôme, Blois, Orléans, les Pays Loire Touraine, Loire Val d'Aubois, de la Vallée du Cher et du Romorantinais bénéficient du label Villes et Pays d'art et d'histoire.

Renseignements :

Service du patrimoine Ville d'art et d'histoire

Tél : 02 47 21 61 88

Courriel :

animation-patrimoine@ville-tours.fr

Crédits photos

Sauf mention contraire : © Ville de Tours - V. Liorit

Service patrimoine : p. 20, p. 28, p. 30, p. 31

Ville de Tours - 4 vents : p. 4, p. 6, p. 17, p. 18, p. 21, p. 22

Ville de Tours - N. Boulot : p. 18

The Metropolitan Museum of Art, New York : p. 2

Rédaction

Frédéric Dufrière

Yann Kergourlay

Relecture

Virginie Boireau

Maquette

Studio Aouki

d'après DES SIGNES

studio Muchir Desclouds 2018

Impression

Raynaud Imprimeurs

Rédition novembre 2023

